

L'évasion du quotidien A travers La Soif et la Faim d'Ionesco

Par

Dr. Samia Chawki M. Gharib

Faculté des Lettres, Département de Français,
Université de Minia.

Introduction

Les causes de cette quête sont bien sûr multiples, mais il semble que l'horreur de la réalité et le malaise obscur ressenti devant la médiocrité et la vanité de l'existence en soient le point de départ, si le désir de s'élever au-dessus de cette condition en est l'aboutissement.

Le quotidien enchaîne l'homme, l'écrase sous le poids de ses exigences serviles : il faut jouer un rôle en société, en famille, se composer à tout moment un visage et soumettre son âme aux contraintes de la loi ou de pressions constantes, sans que l'esprit puisse s'évader un instant de ce cercle infernal. Si l'on ajoute à cela la nécessité de se lever chaque matin pour aller au travail, de manger à heures fixes, de prendre en même temps et avec tout le monde ses loisirs, l'on comprend le dégoût et l'amertume qui s'emparent de l'être lorsque, livré enfin au repos, et à lui-même, il se trouve plus malheureux encore qu'auparavant, en proie à l'ennui et à un accablement proches de la nausée.

Ne passe-t-il pas son existence entière à courir après un bonheur fugitif, jamais total ou durable, ou à souffrir de mille maux en se découvrant plus nu qu'un ver sous le manteau de ses préoccupations, et impitoyablement écrasé par un univers inhumain ?

PASCAL, en peignant un tableau saisissant de notre condition, en a bien montré la misère et la complexité :

«Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaires, sans divertissements, sans applications. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide.»⁽¹⁾

(1) Les PENSÉES de PASCAL, chapitre IV, p.61. (Classique France Librairie Hachette. 1950).

Cet être aurait-il le désir, en cet état, d'invoquer la mort – (comme le bûcheron de la Fable), il doit renoncer bientôt à son idée, car elle lui montre chaque jour un visage assez horrible pour qu'il lui préfère encore la réalité. Et puis, est-on sûr d'être délivré pour toujours, dans l'au-delà, de ses tourments et des peines ?

Cet état d'âme, pour le moins étrange et douloureux, est celui de **Jean**, héros de ***La Soif et La Faim***⁽²⁾, au début de la pièce : après avoir goûté aux brefs délices d'une habitation lumineuse, ce personnage se retrouve plongé à présent dans la désolation d'un sous-sol humide et sombre, véritable cachot où, selon sa propre expression, il n'a : *«Plus rien à attendre, plus rien à faire.»*⁽³⁾, sinon se laisser gagner par la grisaille des saisons et la mort lente de l'habitude.

C'est l'instant où les choses qui l'environnent prennent l'aspect de monstres hideux et prolifiques ; ainsi, les taches d'humidité et de moisissure qui apparaissent sur les murs de la maison semblent autant de *«têtes penchées, agonisants effrayés, corps amputés où monstres inconnus et malades»*⁽⁴⁾, la boue envahit tout, amenant avec elle tous les spectres du passé et du remords.

Ce sont ces heures encore si oppressantes, où le froid vous glace jusqu'aux os pour vous laisser sans défense, comme paralysé, ou grelottant de fièvre, moite et blême : l'angoisse indicible jaillit alors pour refermer sur le héros son étreinte terrifiante, ainsi que **IONESCO** le décrit dans ses

Notes et

Contrenotes :

«Un rideau, un mur infranchissable s'interpose entre moi et le monde, entre-moi et moi-même, la matière remplit tout, prend toute la place, anéantit toute liberté sous son poids, l'horizon se rétrécit, le monde devient un cachot étouffant.»⁽⁵⁾

(2) *La Soif et La Faim* (Théâtre IV de Ionesco NRF Gallimard, 1966).

(3) *Ibid.*, p.83 (Acte I)

(4) *La Soif et La Faim*, Acte I, p.83.

(5) M. IONESCO : *Notes et Contrenotes*, Collections Idées (NRF-Gallimard, Paris, 1966), "Témoignages : Mes pièces et moi" p.232.

L'affliction de **Jean** va être portée à son comble par l'apparition d'un nouveau monstre, celui de la culpabilité, qui revêt les traits de **Tante Adelaïde**, proche parente qu'il a laissée périr dans les flammes de sa demeure sans pouvoir lui porter secours. La réapparition périodique de ce fantôme, image vivante du remords dévorant la conscience, est à la fois burlesque et pathétique et le passé met, tout comme le présent, un acharnement inouï à torturer sa victime qui se débat en vain :

«Elle me tend les bras dans son supplice elle renaît de ses cendres chaque fois comme un reproche.

Ils veulent que je sois mordu, bouffé par les remords, paralysé par le regret.»⁽⁶⁾

La femme de **Jean**, elle, n'éprouve pas ces tourments obsédants car, dit-elle, il faut oublier ou bien s'habituer, le conflit n'existe que dans la mesure où l'on ne veut pas le résoudre, il faut faire des concessions au souvenir comme au futur:

M. Mad *«Des ombres du passé, fais une nuit reposante le présent est un soleil si tu veux, l'avenir un ciel d'azur.»⁽⁷⁾*

Sans le vouloir, **Marie-Madeleine** se met ainsi au travers de la route où son mari cherche désespérément à fuir pour ne plus se heurter aux murailles de la réalité. Il ne reste à ce dernier qu'une issue : projeter son corps et ses pensées dans un autre monde où il pourrait oublier sa condition misérable et se trouver des raisons d'exister *«Je ne peux vraiment plus habiter cette maison je ne peux plus.»*

Il faut, bien sûr, avoir le courage de partir, de vaincre sa peur et de nouveaux sujets de crainte, mais de deux maux, l'on doit choisir le moindre et préférer les risques de l'évasion à la lente asphyxie de l'âme et à la condamnation du destin :

«Mes jambes sont molles, ma tête lourde. La frayeur me reprend, je vaincrai cette peur je ne me laisserai pas faire. Mon sort n'est pas le leur.»⁽⁸⁾

(6) *La Soif et La Faim* (Acte I, p.94)

(7) *Ibid.*, p.92.

(8) *La Soif et La Faim*, p.95.

Dans l'état de faiblesse extrême où se trouve notre héros, on n'ose penser que pareille tentative soit couronnée de succès, **Marie-Madeleine** elle-même semble pressentir l'échec inévitable :

«Il présume de ses forces, il ne connaît pas les fatigues qui l'attendent. Sans compter les obstacles innombrables, les innombrables dangers.»⁽⁹⁾

Mais **Jean** étouffe tellement au sein du quotidien qu'il doit absolument changer d'air pour respirer et retrouver la joie de vivre.

«L'air pur me réveillera, me rendra ma force...je vais reprendre des couleurs...je ne m'enfoncerai pas comme les autres.»⁽¹⁰⁾

Ne s'est-il pas rendu compte en fait, que ce poids des choses et du temps ne reposait sur rien et qu'il suffisait de le bousculer un peu pour voir apparaître le vide ?

Sans aucun doute, mais l'impression de soulagement qui pourrait résulter de cette constatation est de courte durée : si la matière, le langage, les réalisations humaines occupent une aussi grande place dans notre vie, n'est-ce pas justement pour dissimuler la vanité de l'existence, vouée, quoiqu'il en soit, à la dissolution et à l'évanescence ?

"Ce monde bourré de matière", dit Philippe SENART dans son IONESCO, "en définitive, il est creux."⁽¹¹⁾

Une affirmation aussi péremptoire n'est pas sans susciter de multiples réactions. Immédiatement se trouvent posées à l'esprit des questions restées sans réponse depuis le commencement des siècles. Et parce que l'écrivain a, plus que tout autre, conscience de cette absurdité, il va démasquer avec un plaisir machiavélique la supercherie qui voudrait nous faire tomber dans le piège tendu, et lancer la bombe de lucidité qui fera exploser l'écorce terrestre pour découvrir le gouffre sans fond de ses entrailles.

(9) *Ibid.*, p.96.

(10) *Ibid.*, p.97.

(11) : Ionesco par Ph. SENART (Classique du XXème siècle. Ed. Universitaires, Paris, 1964) chapitre V, p.81.

Ensuite, ce premier pas franchi, il pourra sonder ce néant, descendre en lui pour l'explorer, à moins qu'il ne décide de s'éloigner au plus vite de ces zones dangereuses où il ne fait pas bon s'aventurer.

Pour l'auteur de *Piéton de l'Air*, *Amédee*, *Délire à deux*, *La Soif et La Faim* ..., il faut avant tout que l'être surmonte l'aimantation du vide pour n'en garder que l'horreur ou l'effroi, car grande est la tentation de se laisser gagner par le vertige.

C'est pourquoi, de façon maladroite, il préfère encore que ses héros soient écrasés sous le poids du réel comme "*Le Nouveau Locataire*" sous celui de ses meubles, les Smith sous celui des mots, ou Jacques sous celui des oeufs qu'ils doivent couvrir, afin que jaillisse l'appel de l'envol triomphant de l'oppression, comme cela se passe dans les pièces citées plus haut.

Il faut donc provoquer à la fois la nausée de toute cette "glu" qui nous enveloppe, et celle du néant plus sournoisement teinté d'irréel et de mystère.

Dans *Les Chaises*⁽¹²⁾, IONESCO émet ainsi le vœu à son metteur en scène, qu'après la fête où les vieux avaient livré leur dernier message à une foule totalement absente et invisible.

«Les chaises, les décors, le rien, se mettent à vivre inexplicablement.»

En lui suggérant de surcroît : D' "*envelopper sans cesse, comme de vêtements de paroles, les absences de personnes, les trous de la réalité, car il ne faut jamais laisser parler les vieux en dehors de la présence de cette absence.*" "Il faut", ajoute-t-il "*beaucoup de gestes, de la presque-pantomime, de lumières, de sons, d'objets qui bougent, de portes qui s'ouvrent et qui se ferment et s'ouvrent de nouveau, pour créer ce vide, pour qu'il grandisse et ronge tout.*"⁽¹³⁾

Parce que l'univers, sans qu'on s'en aperçoive, sombre un peu plus chaque jour dans ce mauvais rêve et glisse dangereusement sur la pente gouffre, le dramaturge dénonce ces humains qui ne sont plus déjà, comme ces deux vieux, que des fantômes ou des ombres et brandissent un message demeurant une rumeur sans écho.

(12) *Les Chaises* (Théâtre I de Ionesco – NRF Gallimard, 1954).

(13): *Notes et Contre-notes*, (op. cit.), Notes sur *les Chaises*, p. 264 à 267.

Tout est déjà si fragile, si vulnérable, les races comme le sol sur lequel elles prennent appui, puisqu'en dehors des catastrophes qui peuvent d'un seul coup les anéantir, elles sont capables, aujourd'hui, d'accélérer le processus de leur propre désintégration par celle de leur planète !

Pour prendre un autre exemple, moins frappant celui-ci, l'homme qui se trouve dépouillé de tout ou cloué pour la vie sur un lit de douleur, est en droit de se demander où il va, et ce pourquoi il existe.

Est-il né ou n'a-t-il souffert que pour disparaître aussi soudainement qu'il est venu, alors que son histoire et son devenir sont inscrits irrémédiablement dans la course de l'univers et du temps ?

Mieux vaut pour les bons vivants ou les bien-pensants ne pas trop se poser la question car le non-sens de la chose ne manquerait pas de provoquer chez eux une peur panique de leur propre condamnation. Lorsque **PASCAL** proclame que le silence éternel des espaces infinis l'effraie⁽¹⁴⁾ alors que, pour sa part, il a une solution théologique à la présence de l'homme dans cet espace et délivre des préceptes pour élever son âme et son esprit jusqu'à la transcendance divine ; lorsque **IONESCO** avoue pour sa part :

«Il m'arrive de sentir que les formes se vident tout à coup de leur contenu, la réalité est irréaliste, ces maisons, le ciel ne sont plus que des façades du rien, les gens me semblent se mouvoir automatiquement, sans raison, tout semble se volatiliser, tout est menacé y compris moi-même, d'un effondrement silencieux, dans je ne sais quel abîme du jour et de la nuit. Par quelle sorcellerie cela peut-il encore tenir ?»⁽¹⁵⁾

Ces deux grands témoins de l'aventure humaine ne font que poser les jalons d'une voie mal tracée où il faut avancer prudemment, pour ne pas se perdre dans le labyrinthe de l'incompréhensible.

(14) Pensées de PASCAL (éd. citée) Chapitre IV : "De l'homme à Dieu" p.91.

(15) *Notes et Contrenotes*, p.224.

Mais tandis que le premier s'aventure hardiment sur un chemin qu'il semble bien connaître, le second cherche avec peine à s'orienter et ne sait pas trop, enfin, où va le conduire son exploration.

Sa seule certitude est qu'il doit s'éloigner à tout prix des berges du gouffre, grimper loin, très loin au-dessus d'elles pour ne pas avoir la tentation de se retourner avant que le palier de sécurité soit atteint : le danger subsiste en effet jusque-là puisque le vertige peut encore le saisir en route.

Est-ce dire qu'il doit continuer sa montée pour découvrir ce que cache le faite des montagnes tandis que le monde, en bas, s'enfonce toujours davantage sous la brume épaisse du temps, du mal et de la mort ?

L'audace ne serait pas si grande car l'esprit, lui, peut s'affranchir de la matière et du présent pour s'envoler vers les sphères rayonnantes et magiques du rêve et de l'absolu.

«Les liens je les défais, les nœuds je les desserre. Pour ne pas qu'ils m'enterrent, c'est moi qui enterre les souvenirs. Je rejette la mémoire, j'oublie tout.»⁽¹⁶⁾

Si **Jean** ne s'élève pas ainsi au-dessus de la réalité, il s'oppose à sa propre survie, car l'atrophie, la perte progressive de ses facultés, ou la folie le guettent. Il lui faut au contraire devancer cette paralysie de l'âme pour arrêter son évolution, trouver le remède miracle qui l'en guérira au lieu de se figer dans l'attente de l'irréparable. Il suffit de rejeter pour l'instant d'un bloc tout ce qui compose le passé : contraintes extérieures et internes, famille, lois du cœur et de la raison, tortures sociales ou morales, souffrances et peurs, compromissions et laideurs, pour s'envoler, libéré du fardeau de l'existence antérieure, vers la vraie vie et la félicité sans fin. **Jean** :

«Quel effort pour remuer un bras, le pouce. Courage, une énergie neuve, invulnérable viendra me ranimer.

Je serai léger, je chanterai l'hymne de ma liberté reconquise.»⁽¹⁷⁾

(16) *La Soif et La Faim* (Acte I, p.98)

(17) *La soif et la faim*(ActeI)pp.95-96.

En prenant conscience de l'absurdité du quotidien, le héros, ionescien crève l'abcès purulent et douloureux qui le rongeaient, en négligeant, toutefois, d'en observer les suites sur son patient, abandonné entre les mains du Destin, tandis que lui poursuit sa route vers l'au-delà de nos songes et de nos désirs.

Est-il certain de trouver au bout le reflet fidèle de l'univers magique de ses rêves ou des moments heureux ? Il ne le sait pas lui-même, sans doute, ou préfère ne pas se poser la question.

Il sera toujours en mesure d'aller chercher plus loin encore la lumière. Si elle reste cachée, ou de revenir sur terre pour tenter une dernière réconciliation avec le réel, du moins croit-il encore cela possible.

Ne va-t-il pas se laisser prendre à son tour, au vertige ou au mal des cimes ?

Simone BenMussa dit que le monde asphyxie **IONESCO** et qu'il tente de le faire éclater pour respirer⁽¹⁸⁾. Certes, mais comment être sûr que l'air ne lui manquera point de nouveau au-dessus d'une certaine limite alors qu'il se fera de plus en plus rare, et que l'immensité des espaces vides, comme celle avant des espaces terrestres, couvrira l'horizon ?

Pour s'en rendre compte, il va envoyer **Jean** vers l'absolu avec mission de découvrir ce que **Béranger** n'a pas pu voir lors de son envol et ce qu'Amédée ne pourra jamais révéler, ayant disparu dans les airs avec son cadavre.

Parvenu sur la plateforme du rêve libérateur, notre personnage peut ainsi contempler à présent le paysage offert à sa vue : au-dessous de lui, ce sont les gouffres profonds du néant où il a manqué s'engloutir et au-dessus, le ciel vierge et infini, dressé sur les pics audacieux.

A l'entour cependant, des champs encore inexplorés cernent l'horizon et la vallée, où il serait dangereux de s'attarder car **Jean** connaît bien leurs pièges et l'aspect riant de leurs rives trompeuses.

(18) Simone Benmussa : *Ionesco* (Théâtre de tous les temps) éd. Seghers, Paris, 1966, p.60.

Ce sont les terres de l'utopie, ou celles de l'illusion mensongère ou encore, celles de la rêverie ou de l'évasion factice.

Voici d'abord les terres d'utopie où des peuples entiers, sûrs d'eux-mêmes et de leurs idéologies croient assurer le bonheur de l'individu en posant le mythe de la cité idéale ou de la science génératrice de tout progrès, ou encore celui de la Justice triomphant enfin après des siècles d'inégalité.

IONESCO met en garde son lecteur contre tous les systèmes politiques religieux, ou philosophiques qui, sous couvert d'apporter à l'homme la jouissance, le font ployer sous le poids de réalités moins heureuses en lui imprimant, de plus, la crainte et l'horreur d'agir d'autre façon ; tout ceci pour aboutir à l'échec inévitable de ces belles théories et à un surcroît de malheurs et de tourments.

«Mes chaînes sont la laideur, la tristesse, la misère, la vieillesse et la mort. Quelle révolution pourrait m'en délivrer ?

Aucun système politique ne peut nous libérer de la douleur de vivre, de la peur de mourir, de notre soif de l'absolu.»⁽¹⁹⁾

C'est ainsi qu'il dénonce, dans son théâtre, la "**rhinocérite**", cette maladie infectieuse plus dangereuse que la peste ou le choléra, car on ne lui connaît point de remède, et qui est cause de ravages terribles à toute époque de l'histoire. (Les Tribunaux d'Inquisition, hordes nazies, gardes rouges ; pour ne citer que ceux-là).

Béranger, lui, avait survolé déjà, dans ***Piéton de l'Air*** des pays tout secoués de révolutions et de luttes sanglantes :

*«J'ai vu des continents entiers de paradis en flamme.
Ailleurs des océans de sang, de la boue, des gouffres
sans fond, les bombardements.»⁽²⁰⁾*

Mais voici maintenant des terres non moins dangereuses, de l'autre côté de l'horizon ; ce sont celles de la rêverie sans but, de la duperie constante de soi. Un personnage pour le moins étrange en

(19) ***Notes et Contrenotes***, Op.cit : la controverse londonienne, p.143.

(20) ***Piétons de l'Air*** (NRF Gallimard – 1963) Théâtre III, pp.195-196.

surgit, c'est **Tante Adelaïde** dont nous avons fait plus haut la connaissance. Elle s'invente une réalité construite sur l'imaginaire et la fantaisie de ses caprices ; oubliant ainsi sa condition de mendicante et de femme vaincue par l'existence, elle se proclame un personnage important, respecté de tous, reçu partout et discrètement "**aide**" par ses admirateurs :

«Si je me promène le soir, nous confie cette charmante dame, c'est que j'ai besoin de prendre l'air, si je tends la main aux portes des grands magasins, ce n'est pas pour demander la charité, c'est pour pouvoir observer les gens, j'écris des livres.»⁽²¹⁾

Jean avoue que : "*tantôt elle joue la comédie, tantôt elle ne sait pas qu'elle la joue*, puis dit, *d'autres fois, la vérité.*"⁽²²⁾

Cela est pour le moins gênant et ces abîmes où se trouve plongé l'esprit, parfois, sont pour le moins effrayants et au-delà du simple entendement : il convient donc de ne pas s'y perdre au risque de tuer en soi la raison et la pensée lucide.

Pourtant cette forme de suicide a toujours tenté beaucoup de gens et des générations entières. Le héros ionescien est, quant à lui, plus lucide et sait distinguer le bon du mauvais : à **Marie-Madeleine** qui essaie de le persuader de "*resserrer le vide*" pour l'étrangler ou le transformer en plénitude, il répond :

«Ce sont des solutions imaginaires, impossibles que tu me proposes.»⁽²³⁾ Il faut reconnaître, cependant, que **Jean** ne peut manquer d'évoquer les rivages tentants du trépas, ou du néant, perdus dans une brume légère et irréelle ; mais celui qui s'attarde à les contempler voit vite se dresser leur spectre hideux et terrifiant alors que la réalité se pare, alentour, de mille couleurs chatoyantes et charmeuses.

Le roi Béranger Ier qui va mourir clame ainsi à la face de l'humanité la splendeur de la vie, la préciosité du quotidien, la magie

(21) *La Soif et la Faim* (Acte I, pp. 87-88).

(22) *Ibid.*, p.92.

(23) *Ibid.*, p 94.

de l'aube qui se lève sur chaque jour, l'intensité de chaque instant, la saveur des nouritures terrestres et la palpitation si douce de l'âme.

«C'est beau de s'ennuyer, c'est beau aussi de ne pas s'ennuyer et d'être content et mécontent, et de se résigner et de revendiquer. Une féerie tout ça, une fête continuelle.

[...] Se réveiller tous les jours [...] On vient au monde tous les matins.

[...] Au marché, il y a des aliments de toutes les couleurs, salades vertes, cerises rouges, raisins dorés, aubergines violettes [...] tout l'arc-en-ciel. Extraordinaire, incroyable, un conte de fées.»⁽²⁴⁾

Nous avons vu, **Jean** s'insurger de la même façon contre la lente descente de l'esprit ou du cœur vers le néant, source de perdition : une vie nouvelle est possible dans un univers redevenu léger et lumineux, il suffit de l'appeler de toutes ses forces afin qu'elle imprime en lui son élan et sa sève nourricière.

Cette soif de la transcendance de l'être et de l'univers s'explique peut-être par ce besoin ardent de beauté et de transparence, cette nostalgie de sites vivifiants, d'une nature vierge et radieuse dont l'homme, consciemment ou non, a toujours rêvé :

Jean : "Il me faut l'air de la montagne, quelque chose comme la Suisse, un pays hygiénique où personne ne meurt.

J'ai toujours vécu dans l'espérance de la neige et de la mer, des montagnes et, des lacs limpides."⁽²⁵⁾

La réalité nous offre rarement pareille joie ou bien elle ne le fait que pour nous la ravir aussitôt après.

Notre héros veut donc aller vivre sur les hauteurs puisqu'il ne peut trouver, en bas, de maison assez vaste et claire où le soleil puisse entrer à flots "*par vagues de soleil*" et l'air "*par vagues d'air*", une

(24) *Le Roi se meurt* : Théâtre IV (éd. citée), pp.49-50.

(25) *La Soif et la Faim*, (Acte I), pp.82-97.

demeure sans murs ni toit ou bien "*avec des murs et des toits transparents*", en sorte qu'elle serait "*pénétrée par l'azur.*"⁽²⁶⁾

Il faut donc grimper vers les cimes pour respirer enfin un air salubre, pur et vivace, réoxygénateur des cellules et du sang circulant dans nos veines :

Jean "*Je vais reprendre des couleurs. L'air pur me réveillera, me rendra ma force.*"⁽²⁷⁾

Après l'asphyxie du réel, **Jean** a l'impression de renaître comme au premier jour et de réapprendre à exister : c'est qu'il est à présent "*plus léger que l'air*", pur esprit, ou point négligeable perdu dans l'immensité de l'univers, et comme aucun fil, aucune attache ne le retiennent plus, il peut être ce mince rayon dans la roue éblouissante du temps, ou pris dans la sphère flamboyante de l'espace : cela est, en effet, la félicité sans fin, l'extase originelle d'un monde réintégré dans son rythme immuable et qui veut bien se perdre cette fois-ci, ou se noyer, dans "*l'océan du soleil et du ciel*".

Cette sensation inoubliable n'est évidemment ressentie qu'à des moments privilégiés et ne se prolonge pas assez, hélas, pour que l'homme puisse vraiment en jouir et y puiser des forces vives.

«*Cet émerveillement d'être dans un univers qui n'est plus, qui ne gêne plus, ne tient guère*»⁽²⁸⁾ dit IONESCO qui décide ainsi de s'envoler une nouvelle fois, mais de ne pas redescendre sur terre avant d'avoir découvert le secret de la joie perpétuelle, et répondu aux nombreuses questions soulevées par l'appréhension de l'au-delà. Comment la voûte gigantesque du ciel réussit-elle à peser aussi peu sur nos têtes que de l'écume où danse le soleil, et le vide des espaces infinis à devenir source de plénitude et d'énergie vitale, lui qui, au contraire du néant, ne repose sur rien ?

Particulier au dynamisme cosmique est à l'euphorie universelle alors que l'on était, l'instant d'avant, écrasé sous le poids de la matière et paralysé par l'angoisse, tient du miracle, et cela en est un.

(26) *Ibid.*, p.80.

(27) *La soif et la faim*, p.97.

(28) *Notes et Contrenotes*, p.231 (Témoignages : mes pièces et moi).

Choubert, dans *Victimes du devoir*, à l'apogée de sa "fugue mystique" nous parle de son émerveillement d'avoir vaincu les ténèbres : "Je me sentais là au centre de l'univers. Je suis, tout est. Un chant triomphal jaillissait du plus profond de mon être : j'étais, j'avais conscience que j'étais depuis toujours, que je n'allais plus mourir."⁽²⁹⁾

Jean décide de partir lui aussi à la recherche de la grâce. Il n'attendra pas comme **Béranger** qu'elle lui soit offerte ou découverte au sein d'une journée radieuse ou, comme Choubert et **Amédée**, par suite de contraintes pressantes, indépendantes de son bon vouloir.

C'est de son propre chef et en toute conscience que notre personnage va aller à la rencontre de la lumière et de l'absolu, monter bien au-dessus de la plateforme d'où l'on aperçoit encore la réalité, soutenu en cela par une foi profonde qui l'aspire vers les sommets.

Jean : "*Courage, une énergie nouvelle viendra me ranimer.*

Tout va reverdir, moi aussi je reverdirai."⁽³⁰⁾

Ne s'est-il pas dégagé aussi de tout compromis, de toute pesanteur et de toute forme d'esclavage ? Il peut donc voler, sûr de son bon droit et de son idéal, vers un destin librement choisi. S'il a détruit le monde avant de le quitter, c'est pour pouvoir lui bâtir de nouvelles fondations et le reconstruire, selon l'expression de **Guy MICHAUD**, "*de l'autre côté, à l'envers du premier.*"⁽³¹⁾

Le conflit est-il pour autant passagèrement résolu ? Le rêve pourra-t-il combler la soif et la faim dévorantes du héros ou résister à son assaut intempestif ? N'y-a-t-il pas un certain danger à violer des espaces réputés insaisissables pour ravir une lumière qu'ils ne délivrent qu'avec parcimonie et selon leur bon désir ?

C'est précisément pour aller à l'encontre de cet état de fait que **Jean** rompt délibérément avec le passé, afin de se consacrer à l'exploration du monde de nos songes et de nos espérances, car l'enjeu en vaut la peine.

(29) *Victimes du devoir* (Théâtre I de Ionesco-NRF), Paris, Gallimard, 1954 pp.78-79.

(30) *La Soif et la Faim* (Acte I, p.97).

(31) G. MICHAUD : *IONESCO*, (Le théâtre moderne depuis la 2ème guerre mondiale), Tome 2. ed. du CNRS, Paris, 1967, p.91.

A-t-il seulement songé à ce qu'il laissait derrière lui et aux conditions de son retour sur terre ? Il y a bien lieu de croire que non ; dans la précipitation du départ il a défait tous les liens qui le rattachaient à ce monde et, du même coup, ceux d'une affection qu'il risque bien de perdre à jamais pour se retrouver seul et plus désorienté qu'avant.

«Je prends mes bottes, je prends ma canne. Allons.

Les liens je les défais, les noeuds je les desserre. J'oublie tout.»⁽³²⁾

Parviendra-t-il, aussi, à chasser tout à fait de ses pensées son existence antérieure, ou **Marie-Madeleine**, lorsque surgiront les difficultés et les épreuves de la route ?

Sa compagne semble pressentir fort justement les défauts d'une telle entreprise : **Jean** ne peut effacer sans dommage la marque laissée à son poignet par les liens de l'amour et elle se trouve toujours enchaînée à son époux, quoiqu'il arrive, car elle ne veut pas l'abandonner.

M. Madeleine : *"Non, tu ne pourras arracher de ton coeur l'amour, l'amour qui me lie, l'amour qui te lie.*

Même si tu penses que tu es seul, je suis, je serai avec toi."⁽³³⁾

Le héros ionescien n'est donc pas aussi libre qu'il voulait nous le faire entendre : peut-être aurait-il mieux valu pour lui partir à deux, afin de pallier les dangers de la route et la solitude inhérente à une telle exploration :

M. Madeline : *"Plus il sera seul et loin, plus il aura peur."*

Il y a, de plus, cette blessure provenant de la déchirure ouverte en son coeur par un amour agonisant : ne va-t-elle pas l'empêcher d'arriver au but dans l'état de faiblesse extrême qui était déjà le sien avant cette nouvelle perte de forces ?

"Il a vraiment arraché le fleur d'amour, avec la tige et les racines" dit **Marie-Madeleine**, *"le pauvre, il est blessé, il marche*

(32) *La Soif et la Faim* (Acte I, pp.96-98).

(33) *Ibid.*, p.97.

titubant dans les plaisirs déserts. Il laisse des traces de sang sur les routes."⁽³⁴⁾

Comment tout cela va-t-il se terminer ? Dans la maison que **Jean** vient de quitter pour toujours, un jardin merveilleux est soudain apparu qu'il ne pourra jamais voir, pas plus qu'il n'entendra les appels désespérés de sa compagne pour le retenir : il a franchi les limites du quotidien sans se retourner une fois, les yeux rivés vers les sommets qu'il brûle de conquérir, et la splendeur du ciel.

«Très au-dessus des vallées hivernales..., et des campagnes...et des collines...sur la très haute crête, il y a le palais... De là, on aperçoit l'océan et le ciel réunis...allons.»⁽³⁵⁾

Va-t-il pouvoir dépasser les "*abîmes sans fin, de sang, de boue, de feu, de glace*" que **Béranger** avait entrevus lors de son envol, sans se perdre en chemin, ou risquer de tomber dans les pièges de toutes sortes ? Quoiqu'il en soit, il est déjà trop tard pour reculer ou faire marche arrière : l'importance de l'enjeu apparaît donc, à cet instant, considérable.

Le héros ionescien sait bien ce qu'il quitte, non ce qu'il va trouver. D'un côté, il y a l'imprévisibilité des événements à venir, de l'autre, cette rupture consommée avec le monde des vivants.

La sensation retrouvée de l'évanescence, de la légèreté, de la transparence va-t-elle résister au temps et à la durée ?

«La lumière est vécue, elle est énergie présente, plénitude et joie dans l'instant, mais condamnée à s'éteindre.»⁽³⁶⁾

Ainsi, chaque fois que notre dramaturge a réussi à saisir ces moments privilégiés, il a dû voir s'éteindre son espérance et la promesse d'une félicité sans fin. Pour avoir été trompé dans son attente, il a connu chaque fois, l'amertume, et un malheur plus grand.

(34) *La soif et la faim*, p.103.

(35) *Ibid.*, p.102.

(36) *Ionesco* par Simone Benmussa, op.cit., p.56).

Il lui faut donc trouver, cette fois, la lumière qui ne s'éteint pas et demeure enfouie au plus profond du souvenir, ou de l'absolu. Comme le passé ne lui offre que remords, le regret ou l'effroi, et non l'objet de toutes ses nostalgies, il va se tourner vers ce futur encore inexploré qui recèle peut-être le clef de l'énigme et du bonheur perdu.

L'infini découvrira-t-il le palais des mille et une nuits ou seulement un désert couvert de planètes mortes et d'univers éteints ?

Personne ne peut le dire : mais celui qui ne peut se satisfaire d'un monde qui le voue au néant et à la dissolution préférera s'envoler vers ces étendues où il devient à son gré magicien, poète ou Dieu.

«Croirais-je que je ne suis rien ou croirais-je que je suis Dieu.»⁽³⁷⁾

PASCAL s'était posé la question en ces termes et il l'avait résolu en affirmant que la grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable.⁽³⁸⁾

IONESCO, lui, après avoir reconnu sa misère veut maintenant exalter la noblesse de l'être qui s'élève au-dessus de sa condition abjecte pour la juger et la renier, puisqu'il est capable d'embrasser parfois le centre de l'univers pour observer les rouages gigantesques de la machine du Temps et de l'espace, et de la même façon, le néant.

ICARE s'est bien sûr brûlé les ailes à ce jeu et n'a pu approcher l'astre rayonnant, mais il n'est pas jusqu'aux astronautes aujourd'hui qui n'aient eu le désir de poser un jour le pied sur des sphères de plus en plus lointaines : notre auteur a souvent fait lui-même le rêve qu'il était cosmonaute et ne pouvait plus revenir sur terre.

Quelles vérités fondamentales, quels paradis perdus ou "**Terre promises**" se cachent donc dans l'au-delà ? C'est pour les découvrir que **Jean** va tenter son exploration audacieuse.

Si l'humanité connaissait enfin son extraction et son devenir, les limites exactes de son pouvoir et de son interrogation, elle ne regretterait pas un instant de se mettre en marche vers son Destin et de laisser, derrière elle, la planète Terre.

(37) *Les Pensées de PASCAL*, op.cit., p.48.

(38) *Ibid.*, p.63

De toute façon, on peut bien miser sur la victoire possible des partants, ou encore "*parier*" selon l'expression de **PASCAL** :

«Si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien.»⁽³⁹⁾

Tel est l'état d'esprit de **Jean** qui fait un pari sur l'existence de l'absolu (non sur celle de Dieu, lui) et se trouve décidé à le tenir à la fin de l'acte I de *La Soif et la Faim*.

Sera-t-il gagnant ou perdant ? Le déroulement logique de la pièce nous le dira en nous entraînant à la suite de son héros vers le domaine du "*Grand Inconnu*".

(39)*Les Pensées de Pascal*, p.83.

Bibliographie

I- Oeuvres de IONESCO :

- "Notes et Contrenotes"- Collections Idées (NRF-Gallimard 1966).
- "Théâtre de IONESCO"- NRF Gallimard.
- Théâtre I : La Cantatrice Chauve – La Leçon – Jacques ou La soumission – Les Chaises – Victime du devoir – Amédée ou Comment s'en débarrasser. (Paris 1954).
- Théâtre II : L'impromptu de l'Alima – Tueurs sans gages – Le Nouveau Locataire (Paris 1958) – L'avenir dans les oeufs – Le maître – La jeune fille à marier.
- Théâtre III : Rinocéros – Le Piéton de l'Air – Délire à deux – Le Tableau – (Paris 1963) Scène à quatre – Les salutations – La colère.
- Théâtre IV : Le Roi se meurt – La Soif et la Faim – Lacune – Le salon de l'automobile – L'oeuf dur – Pour préparer un oeuf dur – Le jeune homme à marier – Apprendre à marcher.

II- Études de base sur IONESCO

- Claude BONNEFOY : Entretiens avec Ionesco (chez Pierre Belfond – Paris 1966).
- Philippe SENART : Ionesco (classique du XXème siècle) – Éd. Universitaire, Paris, 1964).
- Simone BENMUSSA : Ionesco (théâtre de tous les temps) – Éd. Seghers, Paris 1966.

II- Études Générales

- Antoine ARTAUD : Le théâtre et son double, Paris, Gallimard, 1966.
- Geneviève SERREAU : Histoire du "Nouveau Théâtre" Paris Gallimard 1966 (Idées).
- Guy MICHAUD : IONESCO (Le théâtre moderne depuis la 2ème guerre mondiale, Tome II, éd. du CNRS Paris 1967).
- Léonard C. PRONKO : Théâtre d'avant-garde (éd. Denoël – Paris 1963).
- Marc BEIGBEDER : Le théâtre en France depuis la libération (Bordas-Paris 1959).
- Martin ESSLIN : Le théâtre de l'absurde (2^e éd. Buchet-Chastel – Paris, 1963).
- PASCAL : "Les Pensées", Classique, France, Librairie Hachette, Paris, 1950.
- Paul L. MIGNON : Le théâtre français contemporain (Paris – Hachette 1969).
- Pierre H. SIMON : Théâtre et destin. Signification de la renaissance dramatique au XXème siècle (A. Colin, Paris 1959).
- René LALOU : Le théâtre en France depuis 1900 (collection: Que-sais-je 1965).